

## Que faire «d'un événement biblique » dans un cours d'histoire ?

**Patrick Parodi**

Le 10 décembre 2005

Professeur au Lycée Frédéric Joliot-Curie

AUBAGNE

parod.pat@wanadoo.fr

Chaque année, le chapitre « *Naissance et diffusion du christianisme* » est pour moi l'occasion d'une expérimentation d'un thème important du récit des Evangiles ; il s'agit alors d'aborder cette question par une lecture légèrement différente. L'an dernier (année scolaire 2005- 2006), le travail sur la Résurrection avait pour objectif de montrer en quoi les Evangiles traçaient le portrait de Jésus, fils de Dieu. Cette année (année scolaire 2005-2006), le thème travaillé est la Crucifixion.

A chaque fois, ce travail s'appuie sur un travail de lecture préalable d'un des Evangiles par les élèves avec un questionnaire et une mise en relation des informations prélevées. Enfin, en appui avec des textes d'historiens, d'exégètes, il s'agit de donner le sens symbolique des différentes étapes (de manière simple, et certainement simpliste au regard de la difficulté d'un véritable travail exégétique) : ce travail a été signalé par un article antérieur dans la Durance disponible à l'adresse suivante : <http://www.histgeo.ac-aix-marseille.fr/>

### I Travailler sur la Crucifixion c'est éviter le travers de l'histoire vraie

La tentation est grande chez de nombreux historiens et enseignants de faire une histoire véritable ou neutre des textes bibliques, de proposer une interprétation plausible des événements, d'extraire des « faits bruts » selon les préférences du positivisme historique.

C'est ainsi que les interprétations sur l'histoire des Hébreux mettent en avant les enjeux de la question de l'histoire biblique ; les écoles archéologiques et historiques ont des supposés idéologiques et méthodologiques dont il faut tenir compte avant de les prendre au pied de la lettre. Ainsi, aux 19<sup>ème</sup> et 20<sup>ème</sup> siècles, l'école archéologique allemande prit le parti de suivre le texte biblique à la lettre et tente de découvrir le véritable itinéraire de Moïse, explique la traversée de la mer Rouge par des phénomènes naturels, etc. De nos jours, des chercheurs de l'Institut archéologique de l'université de Tel Aviv dont le représentant le plus illustre est le professeur Israel Finkelstein qui associé au journaliste Neil Asher Silberman, a écrit «*La Bible dévoilée, les nouvelles révélations de l'archéologie*», publié en 2001 se basent sur les découvertes archéologiques pour réfuter l'historicité des récits relatés dans la Bible qu'ils datent alors de la constitution de l'état de Juda au 7<sup>ème</sup> siècle avant notre ère : ainsi, les récits bibliques auraient-ils pour fonction de créer un sentiment national dans le cadre d'un mouvement religieux centré sur le culte de Yahvé à Jérusalem.

Dans les deux cas, il y a une volonté que l'on peut qualifier d'idéologique : pour la première école, c'est affirmer que la Bible dit vrai alors que pour la deuxième c'est dire que la Bible dit faux. Si dans un premier cas, la lecture naïve des textes

bibliques aboutit à une distorsion évidente entre textes bibliques et archéologie, dans le deuxième cas, il en est de même. Les preuves archéologiques avancées par les auteurs de «*la Bible dévoilée*» comme irréfutables sont ainsi contestées par d'autres spécialistes : il ne s'agit pas ici de les référencer dans le détail mais on pourra se reporter aux travaux de Vincent Michel, Darrell Lance, Thomas Lévy ou Mohammad Najjar (pour ces deux derniers, la datation du royaume d'Edom serait antérieure au 11<sup>ème</sup> siècle ce que réfute Finkelstein, chacun avançant des preuves archéologiques en soutien de leur thèse). Ecoles archéologiques et historiques peuvent être contextualisées pour en décrypter un tant soit peu le sens de leur recherche.

Il est alors nécessaire pour un enseignant d'être prudent dans ses affirmations et ne pas opposer une archéologie qui dirait le vrai et le texte biblique qui dirait le faux ou d'utiliser l'archéologie pour vérifier le texte biblique soit en le confirmant soit en le réfutant. Il peut faire appel aux études exégétiques pour nuancer son approche.

Mais, dans ce domaine, la prudence est aussi de mise. En effet, les textes bibliques, tels qu'ils sont parvenus, sont des textes déjà porteurs de sens. Ainsi, si on utilise les textes évangéliques sur la Crucifixion, il convient de tenir compte que le fait de s'intéresser à la mort d'un obscur rabbi de Galilée, la décrire est une décision des premiers chrétiens qui présuppose une forte valorisation de l'événement. Or, les grands historiens antiques comme Tacite ou Suétone n'ont pas pris cette décision, jugeant l'événement insignifiant ou le méconnaissant totalement.

Que fait alors l'historien? Il tient compte des divers témoignages à sa disposition et use d'une théorie explicative pour les relier entre eux c'est à dire qu'il offre au plus une explication différente mettant en valeur d'autres éléments mais marquée elle aussi de subjectivité. Comme l'écrit Daniel Marguerat dans sa préface de l'ouvrage de l'exégète américain, Raymond Brown «*La mort du Messie. Encyclopédie de la passion du Christ*», «*L'historien qui prétend détenir la vraie histoire est un marchand d'illusions* ».

L'historiographie de la Bible est construite et c'est la difficulté à laquelle se confronte l'enseignant en ce domaine. Il ne peut donc trancher entre ces écoles historiographiques à moins d'un choix idéologique qui est alors présenté comme source de vérité auprès de jeunes élèves qui ne peuvent avoir évidemment accès à d'autres éléments de comparaison ou remettre en cause la parole du professeur. De fait, il ne fait alors plus de l'histoire....

Il convient de sortir du piège facile du vrai et du faux : dire que la Bible dit le vrai ou le faux sur Jésus ou l'histoire des Hébreux se révèle très réducteur et finalement peu conforme à la nécessité d'enseigner le fait religieux dans une école laïque. Travailler les textes bibliques, c'est montrer que ces textes ne sont pas des sources documentaires sur une histoire, celle de Jésus ou des premiers Hébreux mais qu'ils informent sur des croyances, sur leurs origines et leurs sens. C'est dégager la symbolique de ces textes : de fait, l'histoire n'est pas l'ennemie de la foi. La lecture croyante est un surplus de sens donné aux événements et l'historien désigne sur quoi se greffe le surplus de sens dont se nourrit la foi des croyants.

## **II Le choix de l'enseignant sur la séance sur la Crucifixion**

Ces réflexions préalables guident le travail de l'enseignant : il s'agit de travailler les textes évangéliques sur la Crucifixion pour en démontrer les différences et dégager le sens de celles-ci dans un premier temps. Puis, à partir de quatre

œuvres d'art (une peinture murale de Cappadoce du 11<sup>ème</sup> siècle, les versions du «Christ en croix » de Vélasquez de 1632, de Delacroix en 1846, de Lovis Corinth en 1922<sup>1</sup>), les élèves sont invités à dégager leurs impressions premières, à les mettre en relation avec leurs connaissances de l'épisode de la Crucifixion. Cette étape est essentielle : il convient d'éviter de rejeter et nier toute valeur au discours de l'élève pour ne pas rendre l'œuvre d'art mythifiée et intouchable, donc morte. Or, l'art est vivant dans la perception que l'on peut en avoir. De plus, en utilisant les représentations des élèves, on peut aussi les confronter avec celles de l'auteur et de l'époque (pour cela, un court apport magistral sur les contextes de réalisation des œuvres est essentiel) : la démarche de recherche sur l'œuvre prend alors sens puisqu'elle permet de doter l'élève d'outils d'analyse et de distanciation sur ses représentations. Elle permet aussi d'approcher l'objet artistique dans sa globalité et évite de se limiter au prélèvement d'informations qui lui fait perdre sa spécificité.

Enfin, dans un dernier temps, le professeur essaie de faire percevoir la spécificité de l'œuvre d'art religieuse c'est à dire :

- une interface entre une histoire sainte dont le contenu, les vérités, le dogme sont fixés par l'autorité ecclésiale et un créateur, qui en reçoit commande mais y inscrit son imagination et ses représentations.
- une place très importante car elle est le moyen d'expression et objet d'attention de la foi,
- l'expression de la sensibilité religieuse d'une époque donnée

La séance se termine par la rédaction d'une synthèse autour de la consigne suivante «montrez que la représentation du Christ en croix est fidèle pour l'essentiel au message religieux du christianisme mais diffère selon les époques ». C'est ainsi que la réflexion peut tourner autour de la question des fondements du monde contemporain, au cœur des programmes de Seconde.

L'objectif est de faire percevoir la permanence et la force du message chrétien à travers l'épisode de la Crucifixion : à travers les œuvres d'art, la Crucifixion devient du vrai pour le spectateur, le croyant mais supporte les sensibilités d'une époque. C'est peut être permettre d'aborder la symbolique des textes et donner aux élèves des clés de mise à distance de tout discours, qu'il soit religieux, artistique mais aussi historien.

Il convient aussi de nuancer cette dernière affirmation : la distance critique est difficile pour les élèves (les travaux en témoignent) mais il est indispensable de les y confronter en permanence en évitant le manichéisme : or, dans un souci de vraisemblance historique, un enseignant, sous couvert d'éminents historiens ou archéologues, peut tomber dans le travers qu'il veut éviter à ses élèves.

Etudier un événement biblique, c'est en priorité en comprendre les fondements symboliques et non pas se perdre dans une vaine quête du vraisemblable.

---

<sup>1</sup> On pourra consulter ses œuvres dans l'ouvrage « Le Christ dans l'art des catacombes au 20<sup>ème</sup> siècle » de François Boespflug, Jean Michel Spieser, Christian Heck, Valérie Da Costa, Bayard Editions, 2000. On peut aussi en retrouver aux adresses suivantes :

<http://www.ihr-auktionshaus.de/masonica/Werke/roterchristus.jpg>  
<http://www.forumuniversitaire.com/images/Christ-Croix-Big.jpg>